

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

V

LE RÉCIT.

(Suite.)

Heureusement, en même temps que cette vision, se dressa devant moi l'ombre de ma pauvre et vertueuse mère, qui me regarda avec tristesse. Deux larmes roulaient sur ses joues. Je sentis ces larmes tomber sur mon front comme deux gouttes de rosée. Elles calmèrent l'ardeur de mon cerveau et mon imagination exaltée. Oh ! Rafael ! sans cela, Dieu sait ce que je serais devenu.

Il s'arrêta un instant pour maîtriser son émotion. Rafael remplit les deux verres qui étaient sur la table.

—Bois, dit-il, et continue.

—L'aboïement d'un chien vint tout à coup interrompre ces réflexions. J'ouvris les yeux et je vis à mes pieds un de ces molosses qui servent de gardiens aux gens de la montagne. Au premier mouvement que je fis, il me manifesta sa joie par des bonds répétés, en poussant des jappements, et en courant devant moi, comme pour m'inviter à le suivre. Indécis, je l'accompagnai du regard, quand je vis, à mi-côte d'une hauteur, une enfant couverte de haillons, le teint brûlé par le soleil, qui me parut avoir de treize à quatorze ans. Autour d'elle broutaient çà et là quelques chèvres. Elle achevait un de ces chants monotones et languissants qui trompent l'ennui. Dès qu'elle m'aperçut, elle voulut fuir. Je la retins par une interrogation, douce et rassurante :

—Dis-moi, cher petite, à qui appartient ce troupeau de chèvres ?

—A mon maître, monsieur, répondit-elle en se rasseyant.

—Et qui est ton maître ?

—Je ne sais pas, monsieur, mais mes parents vous le diront, ils sont là au détour de la colline.

—Comment s'appelle cet endroit ?

—Le val de Candelario, je crois.

—Y a-t-il loin d'ici à Salamanque ?

—Je ne sais pas, monsieur, je n'ai jamais quitté la montagne.

Les paroles de l'enfant ne me tiraient point d'incertitude. J'avais dans ma bourse quelques pièces d'argent que tu m'avais prêtées, je lui en donnai une, et je me mis en quête de ses parents. Je ne tardai pas à les trouver. Au bruit que fit mon cheval en frappant le sol de ses sabots, un homme sortit d'une pauvre hutte. Je lui fis signe de la main et lui demandai à quelle distance je me trouvais de Salamanque, et qu'elle chemin devait m'y conduire.

—D'ici à Salamanque, me dit-il, vous avez à faire environ douze lieues, en marchant tout droit devant vous jusqu'à Candelario. Arrivé là, vous demanderez la route de Salamanque ; tout le monde vous l'indiquera.

—Et pour aller à Candelario ?

—Suivez la côte, au premier tournant vous verrez le clocher.

—Merci.

L'homme rentra chez lui et je continuai mon chemin. Le même soir, je descendis dans une hôtellerie du faubourg de Salamanque.

Diégo soupira longuement et resta un moment silencieux.

—Achève, lui dit Rafael, en le tirant de sa rêverie.

—Ma première occupation fut de vendre mon cheval qui ne me servait plus. J'en tirai cinquante doublons. Muni de cet argent, je me mis à la recherche de quelque ancien camarade d'Université. Je ne fus pas long à en rencontrer un chez qui je m'installais. La première quinzaine, je m'enfermai. Toutes mes pensées étaient pour ma mère et pour Marie. Mon ami et ceux qui venaient le voir se crurent obligés de combattre cette mélancolie en me procurant des distractions. Un soir, ils m'entraînèrent dans une maison de jeu. Au bout d'un quart d'heure, j'avais perdu tout mon avoir.

J'étais pauvre, et par conséquent à la charge de celui qui m'avait hébergé. Comme il n'était pas en règle lui-même avec la maîtresse de notre hôtel, cette femme, brutale comme tous les gens de cette classe, ne voulant pas d'une bouche inutile de plus, m'invita sèchement un matin à chercher un autre domicile. Je ne me le fis pas répéter, et je sortis du logis sans savoir où j'irais ce soir-là me coucher. J'ai lu je ne sais où que certains hommes, quand ils ont tout perdu, quand les rudes inconstances de la fortune les jettent dans les bras de la misère et du désespoir, sentent sourdre du fond de leur âme l'orgueil qui leur prête des forces pour supporter l'amertume du sort. Moi aussi, dans l'affreuse situation où je me trouvais précipité, je subis cette influence. Mon regard devint insolent, ma démarche hautaine. Tous ceux qui passaient à côté de moi me paraissaient des êtres inférieurs. Je les toisais avec mépris, et plus ils me semblaient heureux et contents, plus je les accablais de mon dédain. Une résolution sinistre avait envahi mon âme. J'étais décidé à me laisser mourir de faim, à me jeter tête baissée dans le Tormès, plutôt que d'aller supplier un ami ou de tendre la main à un étranger.

Rafael essuya une larme.

—Ainsi, poursuivit Diégo, se passèrent trente mortelles heures, sans qu'aucun aliment eût ranimé mes forces défaillantes. La nuit arriva. Seul, en proie à ma douleur et aux tourments de la faim, je m'étais affaissé sur un des bancs de pierre du Pont-Neuf. La lune argentait de ses pâles rayons la surface de l'eau. L'heure devait être avancée, car je n'entendais autour de moi aucun bruit. Ce silence m'épouvanta d'abord, pour me plonger peu à peu dans une morne torpeur. Mes yeux étaient attachés sur l'eau, qui me fascinait en quelque sorte. Je crus un moment la voir s'ouvrir comme pour me montrer un lit frangé d'écume qui m'attendait.

Tout à coup, du sein même de ce gouffre, je vis s'élever un fantôme couvert d'un suaire. Il avait le visage livide, les lèvres exsangues, le regard fixe et atone. Ses bras tendus vers moi semblaient me chercher pour m'enlacer, tandis que, m'attirant par un sourire, il paraissait me dire : Pourquoi tarder ? Ne vois-tu pas que je t'appelle ?

J'eus peur, je voulus m'arracher de cette place ; mais une force irrésistible dominait ma volonté et me tenait cloué sur le banc de pierre. Je sentis mes oreilles bourdonner ; mes tempes battaient en me causant une souffrance horrible. J'éprouvais à la tête une douleur aiguë, pénétrante, comme si l'on m'avait enfoncé dans le crâne un gros clou à coups de marteau. Mes yeux s'obscurcirent. Mille visions tournoyèrent au même instant devant moi.

Puis le fleuve, la lune, la ville qui se déta-

chait au loin parmi les ombres de la nuit, la campagne qui se déroulait aux alentours, le fantôme, tout disparut, et je me trouvai enseveli dans une obscurité complète.

Mon cœur faisait des bonds comme s'il eût voulu rompre ma poitrine. J'y appuyai avec force mes deux mains, et je voulus me soulever en faisant un effort désespéré ; mais mes jambes fléchissaient, je perdais l'équilibre, mon corps se balançait, j'étendis les bras pour trouver un soutien, je ne rencontrai que le vide, et je tombai inanimé sur le sol.

—La faiblesse, sans doute ? interrompit Rafael.

—C'est probable. Quand je me réveillai, j'étais couché dans un lit à l'hôpital de Salamanque.

—A l'hôpital ?

—Que pouvait-il arriver de mieux à un homme mort de faim ? Je l'avoue néanmoins qu'après avoir jeté les regards autour de moi et n'avoir vu, dans l'immense salle dont j'occupais un coin, que des malades et des moribonds, mon premier mouvement fut de me dérober à ce spectacle par la fuite. Mais j'essayai vainement de me dresser sur mon séant. Je laissai retomber ma tête sur l'oreiller et me cachai sous le drap, pour échapper à ces scènes navrantes.

L'hôpital inspire je ne sais quelle répulsion, quelle terreur instinctive à quiconque n'a point joui de ses bienfaits. Je ne pouvais alors avoir d'autres sentiments. Aujourd'hui l'expérience m'a prouvé combien je me trompais.

Je restai plus d'une heure sous ma couverture, insensible, les yeux fermés, sourd à tout ce qui se passait dans la salle de l'infirmerie.

Cependant un bruit de voix échangées à quelques pas de mon lit finit par attirer mon attention.

—Et le 10 ? demandait-on. C'est un nouveau ?

—Oui, un jeune homme qu'on a trouvé ce matin sans connaissance sur le pont.

—Qu'a-t-il ? reprenait la première voix avec indifférence.

—Une attaque de fièvre cérébrale, je crois, provoquée par l'épuisement ; il paraît qu'il n'avait pas mangé depuis plusieurs heures ; son cas n'est pas grave.

—Ah ! Dort-il ?

—Je crois que oui.

—Sait-on qui c'est ?

—Non, monsieur.

—N'a-t-on rien trouvé sur lui qui puisse fournir des indications ?

—Ni dans son habit ni dans ses autres vêtements.

—Il avait un habit ?

—Ce doit être quelque fils de famille, car il portait au cou une chaîne en or à laquelle était suspendu un médaillon également en or, avec un portrait de femme.

—Ah ! c'est curieux ! voyons toujours son état.

Et saisissant de la même main la couverture et le drap, il me découvrit.

Le médecin en chef, — car c'était lui, comme je l'appris plus tard, — me tâta le pouls, m'ausculta, me fit trois ou quatre questions, prescrivit une ordonnance à l'infirmier qui le suivait et passa au numéro 11.

Je priai l'infirmier de me faire rendre mon médaillon et ma chaîne, et le soir même ces objets me furent restitués.

Je restai vingt jours à l'hôpital. Les plaintes, les gémissements, les malédictions de mes compagnons d'infortune, l'agonie, la mort de plusieurs d'entre eux produisirent sur mon imagination une impression cruelle.

Enfin l'on m'annonça que j'allais sortir. Appuyé sur une canne, pâle, amaigri, chancelant, je quittai ce lieu d'asile où je n'avais reçu que des bontés.

(A Continuer.)